Stéphane Bauer (directeur artistique du Kunstraum Kreuzberg/Bethanien) à propos d'« Istanbul Off Spaces » en 2009 et de son expérience avec la scène artistique de Turquie

Entretien avec Deniz Erbas

Deniz Erbas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/269>

DOI : 10.4000/marges.269

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2013

Pagination : 120-123

ISBN : 978-2-84292-366-2

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Deniz Erbas, « Stéphane Bauer (directeur artistique du Kunstraum Kreuzberg/Bethanien) à propos d'« Istanbul Off Spaces » en 2009 et de son expérience avec la scène artistique de Turquie », *Marges* [En ligne], 16 | 2013, mis en ligne le 15 mars 2014, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/marges/269> ; DOI : 10.4000/marges.269

Stéphane Bauer (directeur artistique du Kunstraum Kreuzberg/Bethanien) à propos d'« Istanbul Off Spaces » en 2009 et de son expérience avec la scène artistique de Turquie

Entretien avec Deniz Erbas

Le 23 avril 2012 à Berlin

Deniz Erbas : *Peut-on commencer par votre projet « Istanbul Off Spaces » ? Comment cela s'est-il produit ?*

Stéphane Bauer : « Istanbul Off Spaces » était une réaction et a été conçu en contradiction avec « Focus Istanbul » car c'était important pour nous de laisser libres les initiatives d'artistes visant à créer le contenu de leur propre représentation. Sencer Vardarman (artiste turc vivant à Berlin depuis plus d'une dizaine d'années) était déjà engagé dans des initiatives d'artistes à Berlin et il a eu cette idée de représenter les espaces indépendants d'artistes d'Istanbul et de les connecter avec la scène berlinoise. C'était important que Sencer ait été dans le projet et que j'assume la position de l'institution accueillante.

L'exposition d'affiches de Hafriyat était très intéressante. On a invité nos partenaires dans des écoles avec 80 ou 90 % d'étudiants d'origine turque. On a eu une visite guidée avec ces enfants et leur famille. C'était assez étrange : les parents ont presque ignoré ces affiches, ils tournaient leur tête tandis que les enfants ont vraiment essayé de comprendre. Un gamin a réagi à l'une des affiches en disant que ce n'était pas bien et qu'on n'avait pas le droit de parler de Dieu ainsi et ça a déclenché une discussion parmi les enfants. Après j'ai eu peur qu'ils aillent chez eux, en parlent à leurs frères aînés et que ceux-ci viennent détruire l'exposition. Ça peut arriver.

[Note de la rédaction : L'exposition « Allah Korkusu / Fear of God / Peur de Dieu » a été organisée par le groupe d'artistes Hafriyat en 2008. Il s'agissait d'un appel à participation

pour des designs d'affiches ayant comme thème la peur de Dieu, c'est-à-dire l'autorité et son usage du sentiment de peur en tant qu'outil de répression. À peine l'exposition annoncée, le journal islamiste extrémiste *Vakit* a ciblé l'exposition en tant qu'insulte à l'Islam et à Dieu. Hafriyat a répondu à cette accusation et un débat médiatique a eu lieu avant que l'exposition ne soit ouverte. Finalement, le vernissage a eu lieu sous la protection de la police qui, à son tour, ayant vu des affiches contenant l'image d'Atatürk, a voulu ouvrir une enquête sur ces artistes sous prétexte d'insulte envers l'image d'Atatürk. L'exposition a touché à deux tabous assez contradictoires de la société turque : Dieu et l'Islam d'une part et Atatürk et les valeurs de la république séculaire de l'autre. Une sélection de ces affiches a été exposée durant « Istanbul Off Spaces » à Berlin et Stephan Bauer explique la réaction de la communauté turque de Berlin envers ces affiches].

DE : *Ces expositions en Allemagne ont souvent l'intention de montrer aux communautés d'immigrés turcs des créations de leur pays d'origine, mais ce qu'ils voient dans ces expositions ne coïncide pas souvent avec l'image qu'ils ont de leur propre pays.*

SB : Oui bien sûr. C'était assez bien car on n'est pas un *white cube*. On travaille par exemple avec des syndicats de travailleurs turcs retraités et on les invite aux expositions. Pour la plupart d'entre eux, c'est une première rencontre avec la création artistique de leur pays d'origine. Bien sûr on a aussi des hommes politiques qui veulent nous guider en disant qu'il faut que nous fassions des expositions qui peuvent atteindre des femmes voilées, etc.

DE : *Quelle a été la réaction de la scène artistique berlinoise ?*

SB : C'était très positif. Pour moi c'était l'un des objectifs principaux de ce projet : montrer à la scène berlinoise l'engagement politique des institutions ou initiatives indépendantes d'Istanbul. Les initiatives berlinoises ont perdu de vue cette perspective et sont de plus en plus orientées vers le marché, vers des carrières professionnelles, au lieu d'avoir une perspective tournée en direction de la société civile. Je pense que les initiatives d'artistes à Istanbul ont une influence sur la société civile et c'est ce qui manque ici.

DE : *Je voudrais avoir votre point de vue sur ces expositions de représentation nationale. Comment cela fonctionne-t-il à votre avis ?*

SB : Je pense que le temps est passé pour ce type d'exposition. Ici, à Bethanien, je ne fais plus d'exposition de coopération bilatérale du type « Les photographes émergents de Hongrie » ou « L'École des beaux-arts de Finlande », etc. Je pense qu'on n'a plus besoin de cela. Bien sûr, Berlin joue le rôle d'une capitale du monde artistique et cela dote la ville d'une fonction représentative. Par exemple Masa [<http://masaberlin.blogspot.fr/>] est à Berlin maintenant, Selda Asal vient d'arriver et il y a plusieurs artistes qui viennent pour des semaines ou des mois, ce qui fait qu'il y a plus de flexibilité entre les scènes artistiques et je pense qu'on ne peut plus définir ce qui est spécifiquement de l'art de Turquie ou d'Espagne. Je vois la situation plutôt en terme de configuration politique. Tu peux très bien te focaliser sur certaines régions. Par exemple, on a eu une exposition à l'hiver 2009-2010 qui se focalisait sur l'Indonésie et sa caractéristique de multilinguisme (on y parle plus de 100 langues). On a eu des artistes indonésiens, mais qui vivent à Amsterdam, à Berlin...

[Note de la rédaction : Selda Asal est une artiste de Turquie qui gère Apartman Project, un espace alternatif pour la création artistique

à Istanbul depuis 2001. Elle a récemment fermé son espace à Istanbul pour le rouvrir à Berlin. L'inauguration était prévue pour septembre 2012 : <http://www.apartmentproject.com/>].

DE : *Dans ces expositions, on dit très souvent qu'« on veut changer l'image négative et les clichés sur la Turquie et montrer la création artistique contemporaine » ou bien qu'on veut « faciliter l'échange culturel et le dialogue entre la Turquie et l'Allemagne ». Après toutes ces expositions, pensez-vous vraiment que l'image de la Turquie a changé ?*

SB : Je pense que ces images résident premièrement dans les esprits qui conçoivent ces expositions. Le plus grand problème dans la relation internationale via l'art est de parvenir à développer des concepts. J'ai récemment participé à une conférence sur l'échange culturel international et je trouve que dans la tête des gens engagés dans la politique culturelle en Allemagne, il y a cette idée enracinée selon laquelle l'Allemagne est un grand pays avec une longue histoire et une très grande culture raffinée ; que l'on doit montrer et apprendre au reste du monde quelles sont les meilleures valeurs, la bonne culture, etc. Mais ils sont incapables de voir que le monde a déjà changé. On a toujours cette conviction que la culture germanique est universelle et qu'il faut le prouver au reste du monde. Une autre image très populaire ces dernières années consiste à dire qu'on est champions en exportation économique et que pour répandre cette idée il faut faire usage de la culture. C'est une attitude assez paternaliste, toujours présente dans les mentalités et déterminant inévitablement les représentations que l'on se fait d'autres cultures. Prenons l'exemple de l'échange culturel entre Berlin et Istanbul. Berlin est une ville de trois millions d'habitants, qui a

plusieurs problèmes à résoudre, mais on essaie d'apprendre à Istanbul comment il faut organiser les choses. Si on compare ces deux villes, Istanbul a dix ou douze millions d'habitants ; c'est une très grande ville avec plein de conflits sociaux, des situations assez précaires qu'il faut résoudre dans la vie quotidienne et c'est aussi une société très intégrée dans l'ère technologique. On se demande qui doit éduquer qui ? Je pense qu'on doit impérativement trouver d'autres manières de partager, d'échanger, d'apprendre l'un de l'autre...

Il y a eu aussi toute une génération de penseurs dans les années 1980 et 1990, qui disaient que l'image de la Turquie chez les Allemands était erronée car les Turcs qu'ils voyaient ici étaient des villageois, des travailleurs sans éducation et sans argent, qui venaient directement du cœur de l'Anatolie jusqu'à Berlin et qu'ils n'étaient donc pas des Turcs civilisés. Pour montrer que la Turquie est différente de cela, il faut montrer la réalité, civilisée, contemporaine, de la Turquie. On ne prend pas non plus en considération que la vision des gens ici à Berlin a totalement changé : ils y vont en vacances, ils ont beaucoup plus d'informations concernant la réalité de la Turquie...

DE : *Vous avez dit que l'époque n'était plus à ce genre de projet, mais on voit qu'ils sont toujours d'actualité : il y a par exemple le 20^e anniversaire du jumelage Istanbul-Berlin ?*

SB : Je pense que l'une des raisons est financière. À Berlin on a eu ce 20^e anniversaire du jumelage Berlin-Istanbul. Le Sénat de Berlin a déclaré vouloir consacrer 1,9 million d'euros pour le célébrer. Alors les institutions berlinoises ont dit : « Oh ! Du pognon ! ». Et c'est toujours comme ça : il faut des outils adaptés pour ce genre d'échange. Il ne suffit pas de générer du financement. Le Ministère des

affaires étrangères a créé ce format pour les états BRIC (le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine), ils organisent des programmes culturels dans ces pays, comme l'année de l'Allemagne... Ce sont clairement des intentions économiques qui prédominent et déterminent les critères culturels. Il n'y a pas de financement qui pourrait faciliter des échanges multiculturels. Cela devient très répétitif.

DE : *Les artistes qui ont participé à ce genre d'exposition sont généralement très négatifs dans leurs considérations. Ils reconnaissent que dans les années 1990, c'était le seul moyen d'aller à l'étranger et qu'ils étaient très bien accueillis en Europe quoique totalement ignorés dans leur propre pays. Mais ils sont très critiques envers les contextes qui leur sont imposés dans ces expositions.*

SB : On peut élargir cette question au système des biennales. La seule plateforme accessible et problématisable n'est pas uniquement un genre de projet comme la saison turque en France. Concernant la biennale de Berlin de cette année, par exemple, on l'a critiquée en disant que ce n'était pas une vraie biennale et qu'elle se focalisait trop sur l'Europe de l'Est. Le système des biennales génère aussi des problèmes : on diffuse en vitesse sans un point de focalisation particulier... C'est toujours un outil primordial pour la visibilité des artistes et pour leur accès à la scène internationale, mais comme le dit Adorno : « il n'y a pas de bon comportement dans un système erroné ».

DE : *Ma dernière question sera sur la dénomination « d'art turc ». Est-ce que vous pensez qu'on peut parler d'un art contemporain turc dans son contenu ? On voit souvent que ces expositions privilégient des artistes qui font référence à l'allégorie nationale ?*

SB : Bien sûr, car ils ont une certaine fonction. C'est instrumentalisé pour montrer ce qui est bien et ce qui est mauvais. De la même manière, vous pouvez sélectionner des artistes très fondamentalistes, par exemple, si c'est ce que vous voulez prouver dans votre exposition. Par exemple, un groupe d'artistes du Kurdistan irakien m'a récemment contacté [il me montre un catalogue avec des peintures conventionnelles et des figurations modernistes]. Je me suis demandé si c'était de l'art contemporain. Ma réponse est systématiquement « non », mais comment le leur expliquer. C'est bien ce qu'ils font en ce moment, c'est contemporain pour eux. Et je sais bien que dans la même région il y a des artistes qui travaillent avec des outils contemporains et une création qu'on peut qualifier de contemporaine. La question est de savoir comment juger ces productions. Qui suis-je pour décider de ce qui est de l'art contemporain pour ce pays ? C'est là que commence la vision très paternaliste de l'Ouest qui catégorise les choses.